

C843.54
L5517ab
1989

ROGER LEMELIN

Abraki, Abraka, Abakam

ou

Le Sac Magique

ILLUSTRÉ PAR
MIRA FALARDEAU

ÉDITIONS DU BEFFROI





Bibliothèque Nationale du Québec

ABRAKI, ABRAKA, ABRAKAM
OU
LE SAC MAGIQUE

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

ROGER LEMELIN

Abraki, Abraka,
Abrakam
ou
Le Sac Magique

ILLUSTRÉ PAR MIRA FALARDEAU

LES ÉDITIONS DU BEFFROI

PS
9523
E38A72
1989

© Les Éditions du Beffroi, Québec, Canada, 1989

Dépôt légal 2^e trimestre 1989

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN 2-920449-29 -X

D8901961

En ce temps-là, tout près des villages, loin des villes, rôdaient des bohémiens installés dans de longs chariots couverts d'une toile blanche et tirés par deux énormes chevaux noirs.

En général c'étaient de bons bohémiens qui, en retour de quelques sous jetés sur une grande nappe à carreaux étendue sur le gazon, montraient aux enfants accourus des environs des chiens savants ou un gros ours noir apprivoisé qui se dandinait sur ses pattes de derrière. Parfois, aussi, le papa bohémien jouait de l'harmonica pendant que sa femme, la tête enveloppée d'un châle rouge, lisait l'avenir aux petits garçons et aux petites filles dans un jeu de cartes graisseuses, aux coins racornis. Mais, de ses mains brunes aux doigts agiles, la bohémienne aux yeux de braise les tournait, les mélangeait comme des cartes neuves.

Hélas! il y avait quelquefois de méchants bohémiens. Une minorité, bien sûr! Ces mécréants enlevaient par-ci par-là de jeunes enfants et s'enfuyaient dans leur roulotte



par des sentiers peu connus dans les forêts et les montagnes. Si on les poursuivait, ils s'arrêtaient, cachaient l'enfant volé, ligoté et bâillonné dans une grotte ou sous une botte de foin.

Alors, devant les policiers, les villageois et les parents désespérés, ils ouvraient de grands yeux innocents et disaient: «Mais non, nous sommes de bons bohémiens. Pauvre petit! Nous allons le chercher avec vous.»

Pendant que les pauvres parents pleuraient, le bébé enlevé grandissait dans la roulotte des mauvais bohémiens. On lui enseignait à voler sans se faire prendre: des poules, des lapins, des boîtes de conserves, des biscuits, du beurre et des confitures dans les épiceries. Si le bébé était une fille et qu'elle était bien faite, forte et belle, on lui enseignait à danser ou à monter debout sur le dos d'un cheval de course, avec l'espérance de la vendre un jour à bon prix comme écuyère dans un de ces grands cirques ambulants qui donnent des spectacles dans les plus grandes villes du monde. Si c'était un garçon et qu'il était agile, on le soumettait à un entraînement physique très dur pour le préparer à devenir un jour acrobate dans un cirque célèbre.

C'est ici que commence l'histoire extraordinaire de deux méchants bohémiens qui volèrent un jour un beau bébé blond qu'ils appelèrent Jean-François.

Jean-François a maintenant dix ans. Il est beau, il a les cheveux bouclés, blonds, des yeux verts et il est très grand et très fort pour son âge. Naturellement ses ravisseurs ont fait de lui un parfait voleur. Voyez-le venir en sifflant. Il porte sous chaque bras une grosse poule. Il rit encore. Quel jeu pour lui de traverser le poulailler en courant, d'attraper la volaille au vol, de lui casser le cou et de la plumer sur-le-champ, car plus le corps de la



poule est chaud, plus les plumes s'enlèvent facilement. Oui, Jean-François rit. Il entend encore le fermier crier: «Au voleur! Au voleur!» Jean-François s'était retourné en répondant: «Voleur? Mais c'est mon métier, monsieur! Maintenant, essayez de m'attraper!» Le paysan enragé l'avait pourchassé quelque temps, mais avait abandonné, à bout de souffle. Ce petit voyou courait plus vite qu'un chevreuil.

Jean-François bombe le torse. À son arrivée à la roulotte, il ne sera pas battu. Ces poules sont si grasses et si belles! On lui permettra peut-être même de boire son premier verre de vin, car il est fort comme un homme maintenant. Jean-François presse le pas. Il fait presque noir. Dans la roulotte, justement, on parle de lui. Le bohémien et sa femme, attablés devant une grosse cruche de vin blanc, sont très bruyants. Ils sont ivres et la flamme de la lampe à l'huile fait briller leurs yeux gris.

— Je te répète, mon mari, qu'il faut partir loin d'ici au plus vite. C'est près du village voisin qu'on a enlevé Jean-François. C'est dangereux!

Le bohémien à la barbe très noire se met à boire le vin à même la cruche et à rire plus fort qu'un ogre.

— Au diable les gendarmes! Et puis, ça fait si longtemps! Neuf ans déjà! À la longue, les gens oublient. Jean-François est devenu si grand et si fort. Qui le reconnaîtrait? Tiens, ma femme, vide la cruche et qu'on en ouvre une autre. La vie est belle!

Ce qui devait arriver arriva. Le couple de bohémiens roula ivre mort sur le plancher de la roulotte, entraînant dans sa chute la nappe et la lampe allumée. En quelques instants, la nappe s'embrasa; le feu atteignit vite les rideaux, puis toute la roulotte, qui se mit à flamber comme une grosse torche dans la nuit. Les chevaux, attachés à un arbre tout près, hennissaient d'épouvante, les jarrets arc-boutés, les pattes de devant battant l'air brûlant qui faisait grésiller les crinières.

Apercevant le feu de loin, Jean-François, le cœur battant, les poules au bout des bras, bondit comme une antilope vers le brasier.

Il était trop tard. Quand Jean-François arriva, essoufflé, sur les lieux du désastre, la roulotte n'était plus qu'un amas de tisons ardents, où les tiges d'acier des roues se dressaient, tordues et aussi rouges que chez le forgeron. Les chevaux hennissaient moins fort maintenant. Ils poussaient de longues plaintes, comme s'ils pleuraient. Jean-François, imaginant le pire, s'avança en tremblant vers l'amas de tisons, mais dut reculer par deux fois, la chaleur qui s'en dégageait étant intolérable. Il réussit à trouver une longue branche d'arbre avec laquelle il fouilla les tisons. C'est alors qu'il poussa un grand cri de terreur. La branche avait fait rouler les deux têtes calcinées de ses parents adoptifs, les méchants bohémiens.

Le garçon éclata en sanglots. Ces deux bohémiens qui



l'avaient élevé tout enfant, il les aimait comme ses propres parents, même s'ils avaient été durs avec lui. Oh! Jean-François se demandait quelquefois s'il n'était pas un enfant volé, mais à ses questions, les deux bohémiens répondaient par un gros éclat de rire. Et il était maintenant orphelin de mère et de père adoptifs, avec comme seul héritage les deux chevaux attachés à l'arbre et les deux poules volées. Il pleurait, pleurait toujours, et ne vit pas la foule qui arrivait.

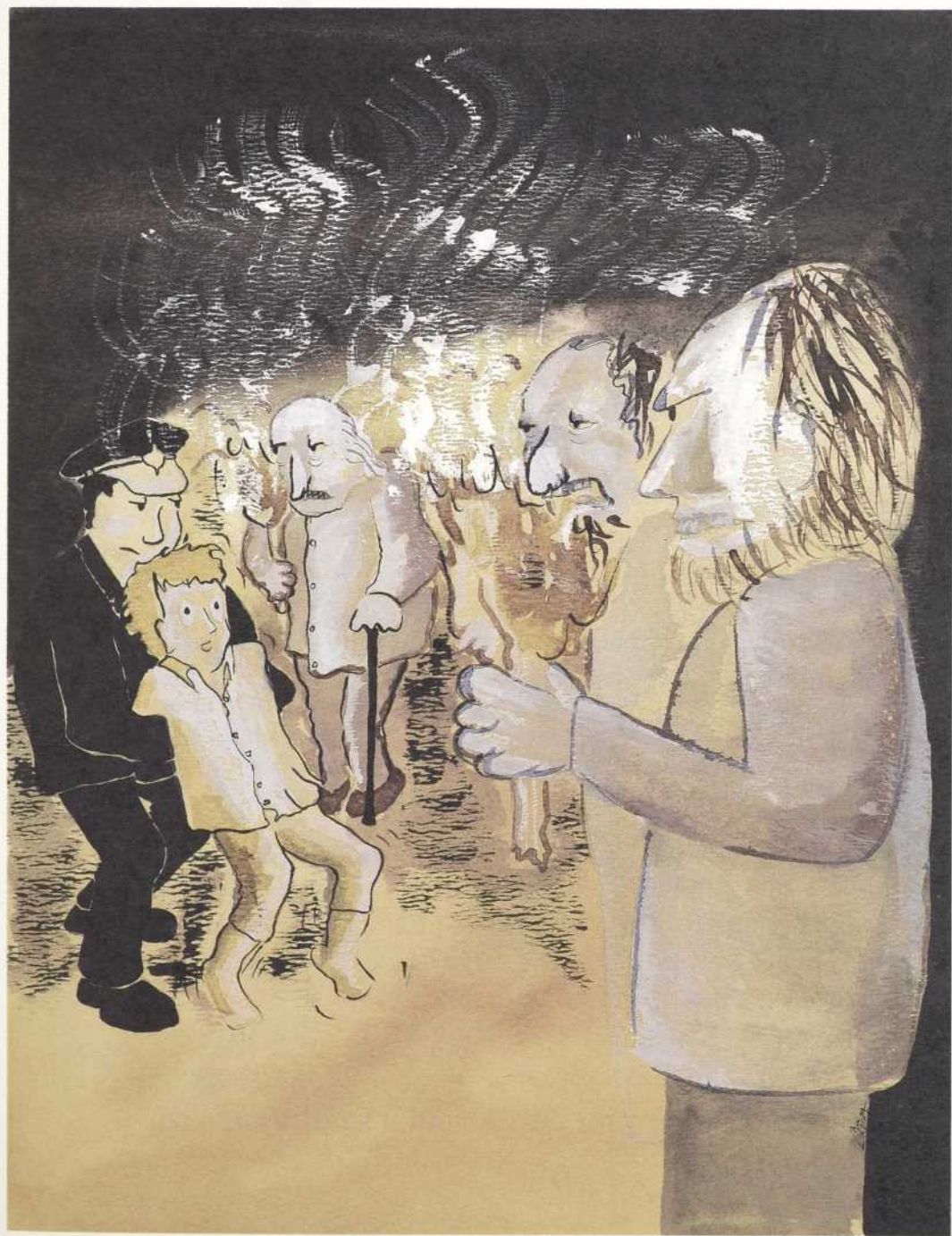
C'étaient les habitants du village tout proche, attirés par les lueurs du brasier. Ils avaient à leur tête le chef de police et le curé. Un des villageois, qui détestait les bohémiens, déclara :

— Tant mieux ! Plus ils brûleront, ces mauvais bohémiens, plus on aura la paix.

Le curé, la soutane retroussée, et aidé du chef de police, fouillait les débris encore brûlants de la roulotte. Il découvrit enfin les deux cadavres calcinés, sans tête. Il se voila un instant les yeux de ses mains, puis, se tournant vers le villageois, il dit tristement :

— Vous manquez gravement à la charité chrétienne, mon ami. Ces bohémiens ont connu une mort atroce. À genoux, tous, et découvrez-vous. Je vais leur donner l'absolution sous condition. Que Dieu ait leur âme !

Pendant que d'un geste solennel le prêtre esquissait un grand signe de croix en direction des deux cadavres, le chef de police aperçut Jean-François qui maintenant poussait de petits sanglots. Le policier s'avança vers lui. Jean-François cessa de



pleurer et ses yeux verts s'agrandirent. Le garçon ne craignait qu'un genre d'individus sur cette terre: les policiers. Petit voleur, ils n'avaient jamais pu l'attraper. Il faut dire que ses parents bohémiens lui avaient toujours parlé des policiers comme de monstres implacables qu'il fuyait avec la vitesse d'un lièvre, ce qui avait fait de Jean-François le plus rapide coureur de la terre. Il prit ses jambes à son cou.

Mais peine perdue. Affaibli par les larmes et le chagrin, il ne put s'échapper du cercle que les villageois formaient pour le cerner. Quel triste spectacle présentaient ces villageois menaçants dont les torches éclairaient la nuit et le visage affolé de Jean-François!

— Mes poules! Mes poules! cria le fermier volé par Jean-François en brandissant les deux volailles plumées. Je le reconnais! C'est lui! Je l'ai poursuivi, mais il courait trop vite et riait de moi en me faisant des grimaces!

Solidement tenu par le chef de police, Jean-François tremblait, son cœur battait à tout rompre, son visage était mouillé de sueur.

Les yeux du curé brillèrent. Une étrange chaleur pénétra dans son cœur et ses membres, comme si un esprit supérieur l'envahissait et lui dictait les mots qu'il s'appropriait à prononcer:

— Cet enfant n'ira pas dans une maison de redressement. Je le prends sous ma protection. Laissez-moi d'abord lui parler seul à seul. Viens, petit.

Jean-François suivit le prêtre docilement, avec confiance, car il l'avait sauvé du policier et des villageois. Les deux bohémiens décédés ne lui avaient jamais parlé contre les curés. Au contraire, ils disaient que leur profession était de faire le bien et de protéger les plus faibles. Le curé parla à voix basse avec Jean-François, puis revint en le tenant par la main. Jean-François avait l'air tout calmé maintenant. Le curé dit :

— Cet enfant ne se connaît pas d'autres parents, ne sait pas où il est né, n'a pas de certificat de naissance et ne se connaît de nom que Jean-François. Je l'emmène au presbytère et je me propose de l'adopter si mon évêque le permet. Je lui donnerai une bonne éducation, selon les principes de notre sainte Église. J'en ferai un enfant de chœur et mon servant de messe. Nous vendrons les deux chevaux, nous placerons l'argent à la banque et nous le lui remettrons quand il aura dix-huit ans. Tout le monde est d'accord ? Vous aussi, chef ?

Dans ce village, quand le curé parlait, plus personne n'avait rien à dire, même le chef de police, qui se permit quand même de hocher la tête et de soupirer :

— Pauvre monsieur le curé ! Vous vous préparez de bien mauvais moments !

Ce qui fut dit fut fait. Le curé emmena Jean-François au presbytère et la vie reprit son cours tranquille. Mais pas pour longtemps.

Le curé fit tout ce qu'il put pour amadouer cet enfant farouche, un vrai petit sauvage qui n'était jamais entré dans une église, qui fit une indigestion la première fois qu'il respira l'odeur de l'encens et une autre quand il fut obligé d'apprendre en latin les répons du servant de messe. C'est la prière *Suscipiat* qui lui donnait le plus de fil à retordre. Jean-François, à qui le curé avait donné une grande chambre, couchait et dormait tout habillé, comme s'il voulait être prêt à fuir à une seconde d'avis. Il gardait toujours la fenêtre ouverte. C'était à cause du chef de police, qui venait souvent au presbytère et l'examinait longuement avec un drôle d'air. Donc, Jean-François n'était pas heureux. Le curé était pourtant si gentil avec lui, surtout aux repas, quand la cuisinière lui apportait les meilleurs desserts du monde! Jean-François n'était pas fait pour ce genre de vie. Comme Tarzan, il sentait l'appel de la forêt, l'appel du large, loin de cette cage. Même, certains jours, une rage de voler des poules le saisissait comme une fièvre, plus forte que l'atten-

drissement qui le prenait quand le curé lui racontait la Passion du Christ ou lui exposait les beautés de la vertu et la laideur du péché. La prédiction du chef de police allait-elle se réaliser? Le curé allait-il regretter d'avoir adopté Jean-François, ce garçon habité par un étrange démon?



Ce matin-là, ce fut plus fort que lui. Le naturel revenait au galop. Se levant plus à bonne heure que d'habitude, Jean-François endossa sa soutane d'enfant de chœur, se faufila dans l'église et s'approcha des troncs fixés aux colonnes. Car, depuis quelques jours, il observait les vieilles dames voilées de noir qui y laissaient tomber des sous. Comme c'était un village peuplé d'honnêtes gens, ces troncs n'étaient pas barrés. Jean-François emplit ses poches. Tous ces sous pesaient si lourd et faisaient un si fort tintement de clochette quand il se mit à marcher vite vers l'autel qu'il regretta sa folie. En fait, pourquoi avait-il besoin de cet argent, quand son bienfaiteur, le curé, lui donnait tout ce dont il avait besoin? Jean-François se jura de remettre cet argent aux pauvres, à qui il était destiné. Mais déjà sonnait l'heure de la basse messe. Le curé, qui l'attendait à la sacristie, lui sourit:

— Tu as bien dormi, mon petit?

Devant tant de bonté, et pensant au vol qu'il venait de commettre, Jean-François rougit de honte et accompagna le curé à l'autel en prenant bien soin d'empêcher les sous volés de tinter. C'était d'ailleurs



la première fois que les vieilles femmes voilées de noir assises dans l'église voyaient un servent de messe garder les mains dans ses poches en suivant le curé à l'autel.

La messe commença. Jean-François bredouillait en latin les répons que le curé lui avait enseignés. Même il en avait oublié plusieurs.

— Parle plus fort, dit le curé, et prononce clairement. Ça ne va pas, mon Jean-François?

Non, décidément, ça n'allait pas. Le garçon se sentait de plus en plus honteux. Il n'osait pas marcher vite de peur de faire tinter les sous volés. C'est alors que, devant ses yeux, passa la vision de ses parents bohémiens quand, le soir, ils vidaient une cruche de vin blanc. Fixant la burette remplie de vin avec lequel tout à l'heure le curé consacrerait le saint sacrifice de la messe, Jean-François, d'un geste qu'il ne pouvait retenir, la déboucha et en but le contenu aux deux tiers. C'est à ce moment-là que le curé l'aperçut.

— Jean-François, que fais-tu là? fit le curé scandalisé.

Jean-François faillit s'évanouir et fit le geste de s'enfuir. Le curé le retint doucement, mais fermement, et lui dit d'une voix calme et triste:

— Il me reste assez de vin pour consacrer. Nous nous parlerons après la messe, mon enfant.

Après la messe, Jean-François s'enfuit dans sa chambre, mais le curé l'y rejoignit et lui dit doucement:

— Pourquoi as-tu fait ça?

Jean-François vida ses poches et déposa les sous volés sur la table.

— J'ai fait ça aussi! J'ai vidé le tronc des pauvres! Et maintenant vous allez m'envoyer dans une maison de redressement et vous avez raison.

Le curé regardait ailleurs, pensif, et tirait très fort sur sa pipe. Jean-François, au bord des larmes, ajouta:

— Je ne sais pas ce qui m'a pris; c'était plus fort que moi. Je vous jure que je ne le ferai plus jamais!

— Tut, tut, tut, ne jure pas à l'aveuglette et ris un petit peu. Allons, viens prendre le petit déjeuner, j'ai faim. Va reporter ces sous-là dans le tronc, et pendant ce temps je te fais préparer, par notre bonne cuisinière, une pile de toasts au sirop doré que tu aimes tant.

Jean-François se moucha et courut remettre les sous dans le tronc. Quand il revint à la salle à manger, il y trouva le chef de police assis avec le curé. Jean-François recula, mais le curé l'aperçut.

— Allons, viens, ne fais pas ton sauvage. Tes toasts t'attendent.

Jean-François avança doucement et s'installa sur le bord de sa chaise. Le curé avait-il rapporté le vol au policier?

— Mange, mange, ça va refroidir, fit le prêtre.

Jean-François ne bougeait pas et observait le chef de police qui avait sorti une photo de sa poche, la regardait, puis regardait fixement Jean-François, puis revenait à la photo, puis à Jean-François. Il avait de plus en plus l'air excité et, se levant en poussant sa chaise, il dit:

— Ma présence semble couper l'appétit à notre jeune homme. Je m'en vais.

Le curé, intrigué par le manège de la photo, tendit la main et dit:

— Je peux la voir?

— Une autre fois, une autre fois. Bonjour, monsieur le curé!

Il disparut au-dehors. Si Jean-François était inquiet, le curé ne l'était pas moins. Le chef de police lui paraissait louche tout à coup. Allait-il perdre son

Jean-François, qu'il commençait à aimer comme son propre fils? Il sourit et secoua le garçon par l'épaule:

— Mange et ne t'inquiète plus. Tu vas rester ici, avec moi, et on va être heureux. Je vais t'enseigner les notions du bien et du mal, ce que tes parents n'ont pas fait. Car, vois-tu, il y a en chacun de nous un démon et un ange. C'est par ta conscience et par ta volonté d'homme libre que tu dois faire triompher l'ange.

Ces beaux propos, qui arrivaient aux oreilles de Jean-François comme le bruit lointain de la mer — car il commençait à ressentir les effets du vin de messe bu trop vite — firent qu'il tomba endormi sur l'épaule du curé. Le prêtre le porta tendrement dans sa chambre tout en caressant les cheveux blonds de son cher fils adoptif.

Après avoir déposé Jean-François sur son lit, le bon curé sortit de son presbytère et se mit à arpenter la cour, les mains derrière le dos. Il était bien soucieux. Quelle était cette photo que le policier semblait comparer au visage de Jean-François? Pourquoi avait-il refusé de la lui montrer? Pourquoi était-il parti si vite? Le vrombissement puissant d'une grosse motocyclette éclata. C'était celle du chef de police qui, penché sur le guidon, filait à une vitesse folle vers la route qui menait au village voisin. Les éclairs nickelés que la grosse moto lançait sous le soleil parurent au curé d'un bien mauvais augure. Il murmura en fermant les yeux: «Mon Dieu, faites que ça ne soit rien de grave!»

Après une heure de route, le policier arriva enfin au village voisin, freina en faisant criser ses pneus et sauta de sa selle pour entrer en trombe dans la maison de son collègue, le chef de police de l'endroit. Il trouva l'homme et sa femme assis à la table de la cuisine. En le voyant, la femme, qui était très belle, mais dont le visage était triste, blonde avec quelques cheveux gris, eut l'air inquiète et jeta un coup d'œil à son mari, qui durcit la mâchoire et ne dit même pas bonjour à son ami couvert de poussière. Celui-ci se mit à rire. Il sortit la photo de sa poche.

— Y a pas à dire, je suis plutôt mal reçu! Vieux jaloux, va! Tout ça parce que j'ai demandé à ta femme sa photo. Tiens, reprends-la! Pendant que tu m'en voulais et que tu engueulais ta femme, cette photo m'a permis de comparer le visage d'un enfant de



dix ans, blond, élevé par des bohémiens et qui vous ressemble beaucoup, madame!

L'homme et la femme bondirent sur leurs pieds et leur visage devint tout blanc. Neuf ans auparavant, leur fils unique avait été enlevé et cette épreuve avait brisé leur vie.

— Où est-il? Où est-il? firent ces pauvres parents tremblant de joie et d'espérance.

Le policier ami du curé, devant une telle émotion, eut peur de s'être trompé.

— Je ne veux pas vous causer de fausse joie. Il se peut que ça ne soit pas lui. Mais il vous ressemble tellement, madame.

Elle s'accrocha au revers de son uniforme et le supplia:

— C'est lui, j'en suis sûre. J'ai tellement prié la Sainte Vierge. Elle me rend mon enfant. Je le reconnâtrai bien. Il a une grande tache blanche sur le mollet gauche. Vite, allons-y!

— Alors suivez-moi avec votre moto.

L'homme et sa femme montèrent sur leur moto à panier, où s'installa la dame blonde, car depuis neuf ans, chaque jour de congé, ils parcouraient la campagne environnante dans l'espoir de retrouver leur enfant disparu. C'était un grand jour pour eux. Mais Jean-François était-il bien leur enfant?

Les deux motos, dans une double pétarade, filèrent à toute vitesse vers le presbytère.

Jean-François, réveillé depuis une heure, debout devant la fenêtre de sa chambre, grimaçait de douleur et se passait la main sur le front. Il souffrait d'un violent mal de tête. Le vin, sans doute! Soudain, le bruit des motocyclettes se fit entendre. Puis il les vit apparaître et s'arrêter brusquement à la porte du presbytère. Une femme, deux policiers? Ils couraient. La femme disait:

— J'espère que c'est lui.

— Si c'est lui, je lui mets la main au collet et...

Jean-François, épouvanté, n'attendit pas la fin de la phrase du policier, qui était: «Je vous rends votre enfant». Il sauta par une lucarne, tomba à pieds joints sur le toit de la cuisine, puis atterrit sur le sol sans entendre la vieille cuisinière qui lui disait: «Rentre pour dîner, je suis à te faire une bonne tarte aux fraises.» Elle suivit Jean-François du regard. Il disparut dans la forêt. C'est elle qui indiqua au curé et aux policiers la direction prise par le fugitif. Reviendrait-il un jour? Elle l'aimait tellement, cet enfant!



Ce fut une grande déception au presbytère. L'oiseau s'était envolé. Les policiers allèrent chercher des villageois et des chiens pour une grande chasse à l'imprenable gamin. La mère et le curé protestaient: «Il ne faut pas effrayer le fugitif. Il pourrait faire un geste désespéré et mourir.» Mais les hommes sont nés chasseurs et n'écoutent pas les mères et les curés. Ils partirent en courant, tenant en laisse d'énormes chiens qui reniflaient le sol, suivant Jean-François à la trace. Pendant ce temps, à l'église, côte à côte, la mère et le curé priaient ardemment. La maman disait à la Sainte Vierge: «Vous me comprenez, vous, autant que Dieu lui-même. Vous avez tant souffert quand on a crucifié votre Jésus. Ça fait neuf ans que j'endure ma souffrance; rendez-moi mon enfant, je vous en supplie.» Et d'abondantes et chaudes larmes coulèrent sur ses joues.

Au contraire le curé, marmonnant sa prière, avait plutôt l'air menaçant. C'était à sa propre mère, au ciel, qu'il s'adressait. Depuis quelque temps, elle ne lui accordait plus rien, mais cette fois, il ne lui pardonnerait pas de lui refuser cette grande faveur:



«T'as compris, maman, lâche-moi pas ou j'abandonne l'Église et je ne te reparlerai plus jamais! Je t'aime, tu sais!»

L'air satisfait, le curé fit son signe de croix et se frotta les mains. Ces deux prières ardentes, à la façon de deux rayons laser, devaient fouiller le ciel et créer tout un branle-bas! On devait courir dans tous les sens là-haut. La mère du curé devait se démener comme dix. La Sainte Vierge, sollicitée par elle, avait accepté de la recevoir. Que lui dire? Le destin indiquait que Jean-François mourrait noyé à l'âge de dix ans! Et pour changer un destin, il fallait l'intervention de Dieu le Père lui-même, qui n'aimait pas ce genre de patronage.

Jamais Jean-François n'avait couru si fort. Il entendait au loin les cris de ses poursuivants, les jappements rageurs des chiens. Il s'accrochait dans les racines, tombait, se relevait. Ses mains et son visage étaient égratignés par les branches et les épines. Sa chemise était tout en lambeaux. Mouillé de sueur, bouleversé par la peur d'être pris, il bondissait comme une bête traquée. Bientôt il n'entendit plus les jappements des chiens ni les cris des poursuivants. Il courut encore plusieurs heures, jusqu'à ce qu'il tombe endormi au bord d'une rivière, dont les glouglous bercèrent ses rêves, qui furent nombreux et étranges. Deux jeunes filles d'une douzaine d'années, blondes et très belles, exactement semblables, des jumelles, lui souriaient en lui tendant les bras. Puis le démon qui était en lui, dont avait parlé le curé, sauta à son cou comme un chien féroce pour y enfoncer ses longues dents. Mais une belle femme, qui n'était pas la bohémienne brûlée dans la roulotte, repoussa le démon et serra Jean-François sur son cœur en pleurant doucement : « Mon petit Jean-François, mon petit Jean-François ! »

Il dormit pendant douze heures, jusqu'au petit jour. Les oiseaux chantaient, et leur musique, qui accompagnait les glouglous de la rivière, donnait à Jean-François l'impression d'être au paradis. Puis la faim lui tortura le ventre. Il découvrit bientôt des fraises et des framboises, qu'il cueillit rapidement et dévora à larges poignées. Alors qu'il buvait à pleines mains l'eau d'une source très pure, il aperçut le reflet de son visage dans l'eau limpide. Comme il était sale, couvert de boue et de sang! Il eut vite fait de se déshabiller et de plonger dans la rivière, où il s'ébattit comme une truite. Car Jean-François était un nageur extraordinaire. Il sortit de l'eau et examina la rivière. Elle était large, mais qu'importe: il allait facilement la traverser à la nage. Il fit un rouleau de ses hardes, se les attacha à la nuque et étendit les bras pour replonger. Comme il était beau, Jean-François, tout bien lavé, le corps long et musclé, les cheveux blonds ondulés luisant au soleil! Un vrai jeune dieu. Il prit une longue respiration, cambra ses mollets, prêt à plonger, quand une voix douce l'arrêta:

— Attends, Jean-François!

E ffarouché, il se retourna. Devant lui, souriante, se dressait une des belles jumelles aperçues dans son rêve. Il fit le geste de s'enfuir, mais elle leva la main et il se sentit paralysé.

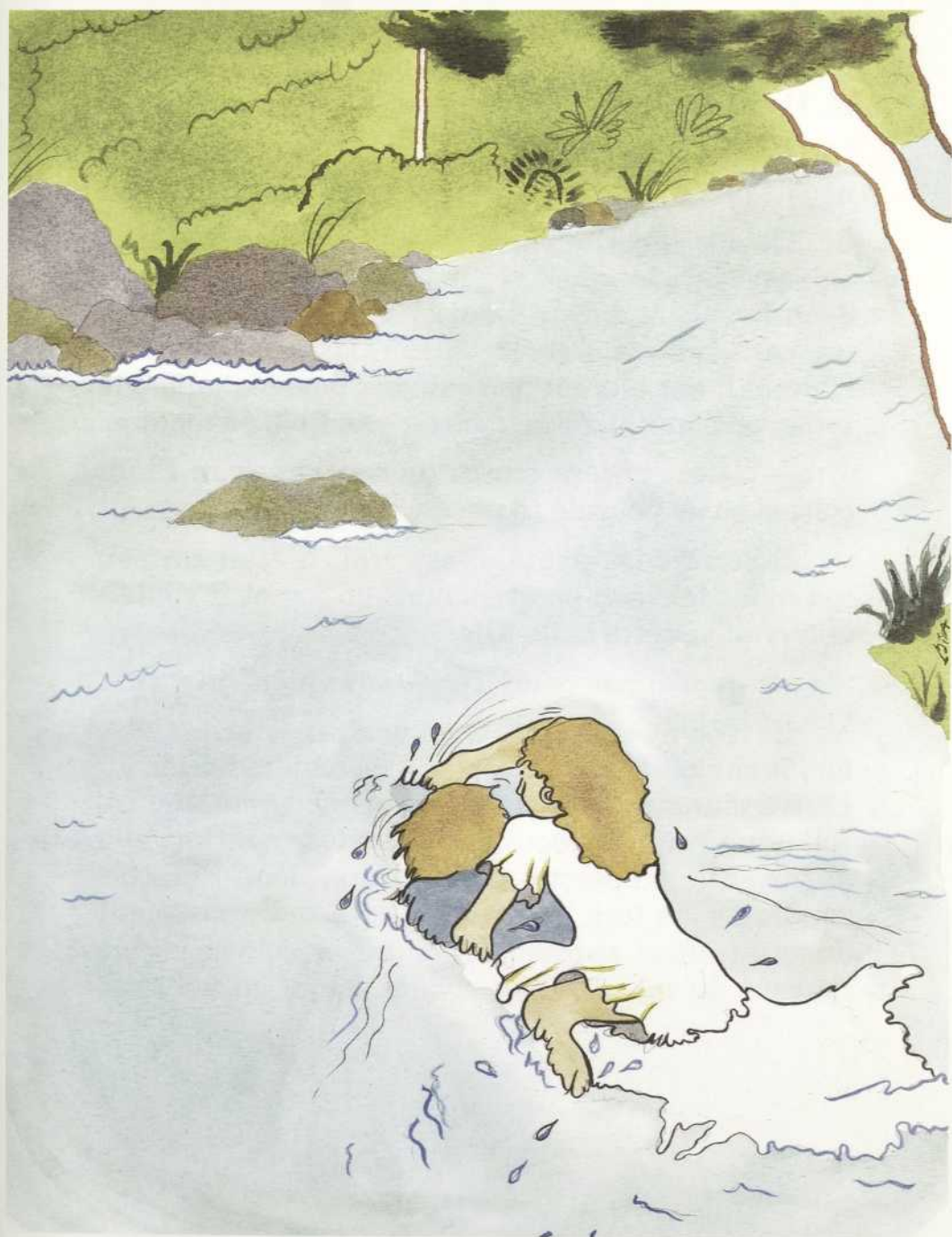
— Je m'appelle Rose, dit-elle, d'une voix si douce qu'il frissonna. J'ai un grand service à te demander. Il faut absolument que je traverse cette rivière. Et je ne sais pas nager. Peux-tu me faire traverser sur ton dos?

— Ah! oui, fit-il bredouillant, rougissant. Oh! oui, mademoiselle Rose.

— Ne parle pas trop vite, dit-elle, un sourire merveilleux découvrant ses magnifiques dents blanches. Je suis plus lourde que toi, tu sais; la rivière est profonde et le courant est très fort. Penses-y bien. Quant à moi, même si je ne sais pas nager...

— Que voulez-vous dire? fit-il naïvement.

— Je t'expliquerai de l'autre côté de la rivière... si tu ne t'es pas noyé. Alors, tu es décidé à braver la mort en essayant de me faire traverser sur ton dos?



Jean-François bomba le torse. Ses yeux brillaient d'admiration et de bravoure pour cette beauté. Il mit le genou à terre et parla avec autorité :

— Rose, montez à cheval sur mes épaules, et n'ayez pas peur !

Ce que la belle jeune fille s'empressa de faire. Elle portait une robe d'organdi blanche sous laquelle Jean-François disparaissait presque, comme sous un parachute. Le cœur battant, il entra dans la rivière. Il eut bientôt de l'eau aux genoux, puis à la taille, puis aux épaules, puis au cou. Puis au menton.

— Il est encore temps de reculer, Jean-François, si tu as peur de te noyer.

Il serrait les dents. C'est vrai, il était un peu inquiet. Mais son prestige était en jeu et il voulait émerveiller cette belle fille.

— Je n'ai pas peur ! Tenez-vous bien, on y va !

Et il se mit à nager. Quel beau spectacle ! Cette fée, à cheval sur ce cou blond, semblait flotter au centre d'une robe blanche, ouverte comme une corolle que l'eau ne mouillait pas ! Rose souriait aux anges. Elle s'aperçut soudain que Jean-François soufflait plus fort, que ses muscles se durcissaient dans un effort suprême pour lutter contre le fort courant du milieu de la rivière. Alors on vit cette

blonde beauté se pencher et se servir de ses mains en guise de rames. Elle dit, comme amoureuse de Jean-François:

— Courage, Jean-François. C'est bientôt fini.

Et elle déposa sur sa nuque un doux baiser. Mais Jean-François n'entendit pas. Il se sentait couler, ne voyait plus rien. Il était en train de se noyer. À bout de forces, il cessa de nager. Tout était fini.

Au lieu de son dernier soupir, Jean-François poussa un cri de joie. Ses pieds venaient de toucher le lit de la rivière, qui remontait vers la berge, en face. Il put enfin atteindre la terre ferme et, en aidant sa blonde passagère à descendre de son dos, en mettant sa main sous son pied, comme un vrai gentilhomme, il constata que sa robe d'organdi n'était pas du tout mouillée.

— Comment se fait-il?

Elle mit un doigt sur sa bouche.

— Chut! Jean-François, il y a des choses que je ne peux t'expliquer. Toutes les filles ont des secrets bien gardés. Mais je suis ton bon ange et j'ai voulu vérifier, en dépit des mauvais coups que tu commets souvent, si ton cœur était bon et courageux. Tu sais, j'ai été envoyée auprès de toi en mission spéciale par quelqu'un de très puissant qui m'a chargée de te remettre un cadeau extraordinaire.

Mettant la main dans son corsage, elle en sortit un sac en peau de chamois, fermé à son sommet par un cordon d'escarcelle. Jean-François se demanda

s'il rêvait. Tout cela était si extraordinaire. Elle continuait:

— C'est un sac magique. Quand tu désires t'approprier quelque chose, tu n'as qu'à l'ouvrir et à prononcer les mots: «ABRAKI, ABRAKA, ABRAKAM. Je te veux, tombe dans mon sac!» Et quelle

que soit la grosseur de l'objet que tu désires, le sac magique en prendra la dimension. Mais attention! Ne t'ensers que pour faire le bien! Sinon, le malheur tombera sur toi et sur ceux que tu aimes.

Jean-François, complètement fasciné, contemplait Rose avec une admiration qui le faisait trembler de tous ses membres. Il murmura:

— Mais c'est vous que j'aime, Rose.

Encore une fois, elle déposa sur ses lèvres un index doux et chaud: «Chut!» Il dit:



— C'est vrai? Vous êtes un ange et vous n'avez pas d'ailes?

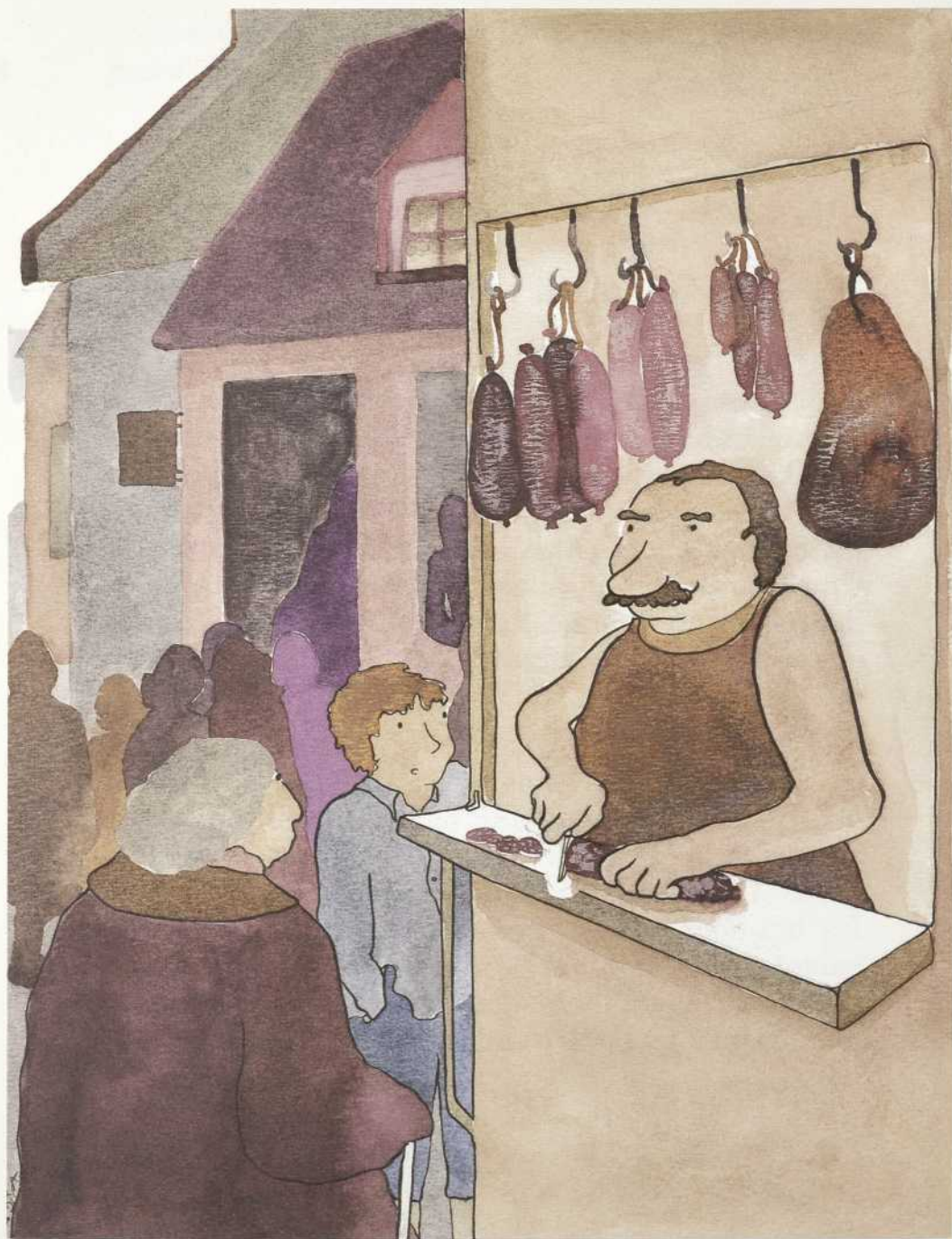
Elle sourit:

— Dans les temps anciens, j'en portais. Mais plus maintenant. Le progrès, tu sais. Mais je suis quand même une extra-terrestre. Hélas! car tu es si épatant que tu me donnes le goût de rester sur la terre. Adieu, cher Jean-François, et puisses-tu être heureux. On m'appelle.

Elle déposa un baiser sur sa bouche. Alors Jean-François assista à un spectacle extraordinaire. Un sifflement épouvantable se fit entendre et une lumière éclatante jaillit. L'ange se mit à tourbillonner sur lui-même avec une rapidité incroyable. Puis il s'éleva et disparut dans le ciel. Le regard de Jean-François le suivit dans le firmament. Il lui sembla qu'une soucoupe volante plongeait vers l'horizon.

« **R**ose!» Inutile de l'appeler, elle avait disparu. Il se frotta les yeux, croyant avoir rêvé. Mais il fut vite tiré de son trouble. Des chiens arrivaient en jappant de l'autre côté de la rivière et des uniformes d'officiers de police apparurent dans les futaies. Jean-François prit à nouveau ses jambes à son cou et ce n'est que plusieurs milles plus loin qu'il prit le temps de se rhabiller. Machinalement, il mit dans sa poche le sac magique que lui avait donné la fée blonde, Rose, son ange, comme elle disait. Il se rappela vaguement ce qu'elle lui en avait dit, car, sur le coup, elle l'avait tellement émerveillé qu'il l'écoutait à peine.

Il marcha longtemps et atteignit ce qui lui parut être un gros village. C'était même une ville, une très grosse ville. Les rues étaient pleines de monde, bordées de restaurants qui sentaient bon les frites, les hot-dogs et les hamburgers. Des gamins passaient à côté de lui en léchant d'énormes boules de crème glacée de toutes les couleurs. Jean-François avait faim à en perdre connaissance. Il eut la tenta-



tion, lui, expert-voleur, de chiper un saucisson pendu à un clou à la porte d'un étal de boucher, mais il pensa à ce que lui avaient dit le curé et ensuite son ange. Le diable en lui, c'était le voleur. Alors les mots ABRAKI, ABRAKA, ABRAKAM tintèrent à ses oreilles. C'est vrai, Rose lui avait dit: «Prononce ces trois mots, ouvre ton sac magique et l'objet que tu veux tombera dans le sac.» Mais ce serait un vol. Comment son bon ange pouvait-il lui conseiller d'agir toujours honnêtement et en même temps l'encourager à voler par le biais d'un sac magique? Car un vol est un vol, sac magique ou non. Mais Jean-François avait tellement faim, et au nom de la faim un affamé ou un pauvre a peut-être le droit de voler. D'ailleurs un sac magique a peut-être des droits non prévus dans les livres de morale. Son estomac lui lança un grand cri suppliant en arrivant devant un McDonald, qui vendait dans le monde entier des milliers de hot-dogs, de Big-Mac et de frites. D'ailleurs, se dit Jean-François, il n'en prendrait que ce qu'il fallait pour apaiser sa faim. Il desserra le cordon du sac magique. Peut-être aussi Rose lui avait-elle joué un tour et ce sac n'était-il fait que pour attraper le nigaud qu'il était. Il lui fallait maintenant aller jusqu'au bout. Il se cacha dans un coin, près d'une poubelle, et, fermant les yeux, le cœur battant, il dit rapidement: «ABRAKI, ABRAKA, ABRAKAM, Big-Mac avec beaucoup de relish et de moutarde, tombe dans mon sac.» Il ouvrit grand

les yeux. Un merveilleux Big-Mac planait dans l'air et plongeait dans son sac magique. Incroyable! Mais c'était vrai, son sac fonctionnait! Ce qu'il avait faim! Il recommença pour un autre Big-Mac, deux sacs de frites et un verre de Coca-Cola grand format. Alors il se sentit en possession d'un pouvoir extraordinaire et d'une force plus grande que celle du géant Goliath.

Quand il eut bien mangé, il bomba le torse, s'essuya les lèvres, donna un baiser à son sac magique, le serra précieusement dans sa poche, remercia Rose, son ange, et marcha en sifflant dans les rues, s'émerveillant de toutes les belles choses que l'on voit dans les grandes villes. L'envie le prenait trop souvent de se servir de son sac. Mais il se retenait, comme s'il eût craint d'épuiser le pouvoir d'un jouet alimenté par une pile électrique. Il arriva devant une pâtisserie où de petits pauvres, le nez et le front collés à la glace de la devanture, contemplaient avec envie, l'eau à la bouche, les gâteaux au chocolat, les éclairs et les tartes. Il ne put s'empêcher d'ouvrir son sac et de procurer aux enfants tous les gâteaux qu'ils voulaient. Ils l'entourèrent alors comme s'il avait été le bon Dieu. Un policier approchait en faisant tourner son bâton. Jean-François s'enfuit dans une autre rue et se retrouva devant la prison de la ville. Un prisonnier, menottes aux poignets, était poussé par deux gendarmes. Jean-François pensa à lui-même, à la liberté. Et il eut pitié du prisonnier. «ABRAKI, ABRAKA, ABRAKAM, je veux ces menottes.» Elles tombèrent dans son sac. Le prisonnier, abasourdi,

contempla ses poignets libérés, puis prit ses jambes à son cou. Les policiers furent tellement surpris que le fugitif disparut dans la foule avant qu'ils ne puissent esquisser un geste.

Jean-François rit un bon coup. Mais il ne fallait pas exagérer. Il marcha. Ce qu'il était heureux! De temps en temps il jetait un coup d'œil derrière lui pour vérifier s'il n'était pas suivi. Parfois il croisait des policiers et des chiens, bien sûr, mais il ne les regardait même pas, car ils n'étaient pas de son village. Il jeta les menottes dans une bouche d'égout. Alors il entendit une énorme clameur. Elle arrivait d'un stade où se déroulait une partie de baseball. C'était un jeu que Jean-François aimait beaucoup, mais dans son existence de petit bohémien nomade et pauvre, il n'avait jamais pu se faire un ou des amis pour jouer à la balle. Il décida d'aller à la partie de baseball.

Il grimpa comme un singe dans le grillage de la haute clôture, sauta de l'autre côté et alla s'installer dans les estrades du champ gauche. Il y avait là cent mille personnes qui hurlaient, debout, les poings en l'air. Trois coureurs sur les buts! Au marbre, brandissant son bâton, le Babe Ruth du club, le roi des frappeurs de circuits, se préparait. Jean-François, qui avait envie de rire et voulait à lui seul se moquer de cent mille personnes, sortit son sac magique de sa poche. Le champion frappa la balle et cela fit un gros «toc»! La foule hurlait. La balle montait très haut dans les airs. «ABRAKI, ABRAKA, ABRAKAM! Balle, tombe dans mon sac», gronda Jean-François. La balle tomba dans le sac magique. Les coureurs parcouraient les buts, se rendaient au marbre. L'arbitre agitait les bras, faisait non de la tête. Le circuit ne comptait pas, la balle avait disparu dans le ciel. Ça ne s'était jamais vu. Les règlements n'avaient pas prévu un cas pareil.

Une atmosphère de mystère s'installa dans le stade. Puis la partie recommença. Comme il avait du plaisir! Il avait une balle, il lui fallait maintenant un bâton. Jean-François se prépara. Ce fut encore

plus comique quand le frappeur, en plein milieu de son élan, se retrouva les mains vides, son bâton ayant rejoint la balle dans le sac magique, qui s'agrandit à la taille du bâton de baseball. La partie prenait une étrange tournure. C'étaient maintenant cent mille personnes qui riaient à s'étouffer, tordues en deux. Les joueurs, qui ne comprenaient plus rien, se grattaient la tête et commençaient à rire eux aussi.

Mais tout a une fin. Jean-François faisait rouler la balle dans ses mains, pendant qu'il avait le menton appuyé sur le bâton de baseball. Des voisins commençaient à le regarder curieusement. Un gros bonhomme, qui léchait un cornet de crème glacée, pointa le doigt vers Jean-François et appela la police. Jean-François se leva, marcha très vite, se mêla à la foule qui se promenait dans les allées et réussit à sortir du stade sans autre alerte. Il marcha encore jusqu'à un quartier populaire où l'on jouait beaucoup de musique. Des garçons, des filles de son âge dansaient le rock au son des guitares électriques, près d'un garage. Il s'approcha, regarda les filles, puis ouvrit de grands yeux. Mais c'était Rose qui dansait là-bas, c'était son ange, c'était sa fée!



Impossible! Elle était partie en soucoupe volante! Pourtant, cette fille, c'était bien Rose. Comment savoir? Il lui fit un signe. Elle ne s'en occupa pas et dansa de plus belle en donnant de petits baisers à son cavalier pour se moquer de Jean-François. Celui-ci en fut insulté. Il se souvint qu'en faisant traverser Rose sur son dos, il avait observé, au-dessus du genou droit de la jeune fille, un grain de beauté en forme de framboise. La danseuse levait la jambe, mais pas assez pour montrer une framboise. De loin, elle lui fit un pied de nez. Très choqué cette fois, Jean-François décida d'en avoir le cœur net. Il ouvrit son sac et, les dents serrées de colère, dit: «ABRAKI, ABRAKA, ABRAKAM, je veux cette robe dans mon sac.» Ce qui arriva. La robe plongea dans le sac, laissant la danseuse presque nue, en souliers, en petite culotte et en soutien-gorge. Tous les danseurs s'arrêtèrent et se mirent à rire. De colère, la jeune fille déshabillée frappa du pied, se regarda, puis se mit à sourire, puis à rire, marchant vers Jean-François. Jean-François observa ses jambes, mais fut déçu. Pas de framboise. Il s'était trompé. Il eut honte.



— Je m'excuse, mademoiselle.

Elle enfila sa robe, non surprise de la trouver dans le sac magique.

— Rose, c'est ma sœur. Moi, c'est Violette. Viens danser!

La musique reprenait. Il dansait pour la première fois. C'était un rêve. Elle le faisait tourner et, insensiblement, le couple s'éloignait du groupe. Elle l'embrassa à pleine bouche, l'étourdissant de mots tendres qui le plongeaient dans un curieux émoi qu'il n'avait jamais ressenti auparavant.

— Qu'importe ce que ma sœur t'a dit de moi. C'est une sainte nitouche; moi, je suis plus dégourdie. Rose se prétend la bonne fée et dit que je suis la mauvaise. Ça dépend du point de vue où l'on se place. Me trouves-tu mauvaise, Jean-François?

Disant cela, elle lui donnait de petits baisers qui le rendaient de plus en plus étourdi.

— Oh! non, Violette, tu es si gentille, ta peau est si douce! Et tu dances si bien.

Elle lui mit le doigt sur la bouche.

— Je sais tout à propos de ton sac. Mais tu ne sais pas t'en servir. Pourquoi lui faire attraper des Big-Mac, des frites, des Coca-Cola, des gâteaux, des bâtons, des robes, des insignifiances? Tu perds ton temps à de petites magies enfantines. Viens avec moi. Je vais te faire connaître de grandes joies.

Elle l'emmena devant une banque. D'un camion blindé on sortait de gros sacs remplis d'argent.

— Dans chaque poche, dit-elle, il y a un million de dollars. Tu fais tomber une poche dans ton sac et hop! on est millionnaire. On s'en va tous les deux, on s'achète une formule un et on fait le tour du monde. Qu'en penses-tu?

Jean-François avait le souffle coupé, les yeux tout ronds.

— Un million de dollars! Là, ça serait voler pour vrai!

Elle haussa les épaules:

— Pas plus que de voler dix sous. Et puis, tu es voleur de profession; c'est logique, non? Allons, va, mon chéri, mon amour de Jean-François, essaie-moi un petit million.

Pensant au curé et à Rose, la fée qui lui avait donné son sac magique, Jean-François, malheureux, plein de remords déjà, mais si faible devant Violette, commença de dire en ouvrant son sac: «ABRAKI, ABRAKA...», mais il n'eut pas le temps de prononcer

ABRAKAM. Les deux chefs de police, accompagnés de la belle femme blonde aperçue dans son rêve, des chiens, des paysans, couraient sur lui en criant:

— C'est lui! C'est lui! Attrapons-le!

Jean-François se retourna. Sa compagne avait disparu. Prenant son bâton de baseball et sa balle, son seul bagage, il se mit à courir avec une vitesse incroyable. Tout à coup, une voiture sport conduite par la fée Violette se rangea à côté de lui.

— Monte, Jean-François, vite!

Il monta, elle riait, les cheveux au vent.

Elle démarra en trombe. Jean-François ne pouvait détacher son regard du genou de la jeune fille. Elle rit en passant sa main libre dans ses cheveux blonds.

— Tu te demandes si je suis bien Violette? Regarde, je n'ai pas de framboise. Ce que tu es beau, Jean-François! Touche, touche!

Il toucha. Ce genou était très chaud. Jean-François fut à nouveau assailli par le trouble étrange qu'il avait ressenti tout à l'heure. Elle arrêta la voiture le long d'un bois. Les yeux de Violette lui-saient comme de la braise. Elle penchait la tête vers Jean-François pour le charmer. Elle le prit par le cou et l'embrassa longtemps sur la bouche. Alors le trouble de Jean-François devint si fort qu'il comprit que ce qu'il était en train de faire devenait dangereux. Il se rappela soudain un conseil que lui avait

donné le curé. Quand une étrange mauvaise pensée l'assaillait, il fallait faire un signe de croix. Il fit machinalement, rapidement, son signe de croix. Un cri de douleur retentit, et Jean-François perdit connaissance. Quand il revint à lui, l'auto et la fée Violette avaient disparu. Mais il avait toujours son sac. Il sauta sur ses pieds. Encore ces chiens qui aboyaient et ces policiers qui arrivaient, tout proche!



Il entra dans la forêt et recommença à courir. Il courut pendant trois heures. C'était maintenant le soir. Épuisé, il tomba endormi au pied d'un chêne. Il se réveilla en grelottant. La nuit était fraîche et il n'avait pas de couverture. De temps en temps, le hurlement des loups le remplissait d'angoisse. Il lui sembla qu'un gros ours bougeait derrière un amas de branches, l'observait et s'apprêtait à sauter sur lui. Un éclair illumina le ciel, suivi d'un coup de tonnerre si puissant que même les arbres semblaient épouvantés. Puis un autre, puis un autre, et de plus en plus terribles. Le dernier coup, le plus terrifiant, déchira le ciel en deux et la pluie commença à tomber par torrents. En une seconde, Jean-François fut trempé jusqu'aux os. Les loups hurlaient de plus en plus. Jean-François grelottait toujours et avait très peur. C'est alors qu'il regretta la belle chambre blanche que le curé lui avait donnée dans son presbytère.



Jean-François se mit à marcher dans l'obscurité, butant sur des racines, s'égratignant le visage



sur des branches, parfois tombant de tout son long. Mais il avançait quand même, dans l'espérance de découvrir une maison, une grange, une auberge, où il pourrait se mettre à l'abri et se réchauffer. Après une heure de marche sous la pluie, les éclairs et le tonnerre, il allait se laisser tomber, épuisé, quand ses yeux embrouillés crurent apercevoir au loin une lueur. Il courut de plus belle et vit la silhouette d'une maison. Approchant encore, il lut la pancarte «HÔTEL» accrochée au-dessus de la porte où brillait une ampoule électrique. Il frappa trois coups. Rien ne bougeait à l'intérieur et il claquait des dents. Avec l'énergie du désespoir, il frappa avec ses pieds dans la porte. Alors, enfin, il crut entendre des pas. La porte s'entrouvrit et une vieille femme, toute maigre, tenant une chandelle qui éclairait ses dents noires et pointues, lui dit :

— L'hôtel est plein. Toutes les chambres sont occupées, passe ton chemin.

— Mais, madame, vous ne pouvez pas me laisser dehors ! J'ai froid !

— Passe ton chemin, petit voyou.

Cette fois, Jean-François pleurait. Comme les adultes étaient méchants !

— Je vais mourir, j'ai trop froid, je suis trop fatigué, madame. Laissez-moi me coucher à côté du poêle, sur le plancher.

La vieille, de sa chandelle, éclaira le visage de Jean-François de bas en haut. Elle dut le trouver

très fatigué, car elle lui permit d'entrer dans le vestibule. Écoute, mon garçon, une chambre, j'en ai une, mais c'est une chambre hantée. Personne ne veut l'habiter. À minuit, chaque soir, le diable en personne y apparaît.

Jean-François bomba le torse comme un brave petit homme.

— Ça ne fait rien, je n'ai pas peur du diable. Je vais occuper cette chambre.

— Tu es bien brave, mon garçon. Avec quoi vas-tu me payer?

— Avec le diable lui-même. Je vous l'attrape, je vous l'assomme et je vous le donne dans une poche.

La vieille, surprise, se mit à rire. Quelle prétention! Mais elle était très impressionnée par l'audace de ce gamin. Au fond, elle le trouvait bien sympathique. Elle le conduisit à cette terrible chambre. Un petit lit de fer très étroit, une commode, un pot d'eau et tout en face, sur le mur, un soupirail assez grand pour laisser passer un homme et bouché par une trappe coulissante. Il était onze heures. Dans une heure, le diable surgirait de cette trappe en crachant le feu. En sortant la vieille lui dit, la voix inquiète:

— Je te souhaite bonne chance. Si tu l'attrapes, comme tu le prétends, tu seras bien récompensé. Ce diable me fait perdre beaucoup d'argent.

Elle ferma la porte derrière elle. Jean-François, une fois seul, commença à avoir peur.

Jean-François alluma la lampe à côté du lit, se déshabilla et étendit ses vêtements par terre pour les faire sécher, en prenant bien soin de garder son sac magique sur sa poitrine. Il se glissa sous les couvertures en défiant le soupirail d'un regard menaçant pour se donner du courage. Il murmura :

— À tout à l'heure, Monsieur le Diable; nous allons bien nous amuser.

Comme il était très fatigué, il s'endormit, mais vers minuit moins quart il fut réveillé par ce qui lui parut être un long hennissement de cheval. Jean-François, le courage affaibli par le court sommeil, se sentit tout à coup très vulnérable. Et il avait très peur. Il saisit son sac et lui dit :

— Tu ne m'abandonneras pas, hein? Tu vas me protéger, hein?

Un hurlement le fit sursauter et il se retrouva assis droit dans son lit. Toutes les fenêtres étaient fermées, mais la flamme de la lampe se coucha comme sous un courant d'air. Minuit moins cinq. Un éclair jaillit du mur et la trappe du soupirail s'en-



trouvrit en grinçant. Jean-François se remit à claquer des dents, mais cette fois de terreur. Comme si son sac n'eût pas été suffisant, il agrippa son bâton de baseball et l'installa sur ses genoux, à portée de main.

Puis, soudain, la trappe du soupirail vola en éclats et un coup de vent formidable jeta la lampe par terre, renversa les meubles, fit voler en l'air le tapis. Il faillit même emporter le sac magique que Jean-François tenait des deux mains. Un hurlement épouvantable suivit, puis un long jet de flamme, puis Satan lui-même, la tête grosse comme celle d'un lion enragé, les dents luisantes comme des tisons et la langue couverte de bave haineuse. Il hurla comme un déchaîné:

— Ha! Ha! Cette fois tu ne m'échapperas pas, mon Jean-François. Je te tiens! Je vais te mettre en charpie grillée.

Jean-François, plus mort que vif, ouvrit son sac et prononça, comme le diable sautait sur lui:

— ABRAKI, ABRAKA, ABRAKAM. Satan, tombe dans mon sac!

Et le diable tomba dans le sac en criant comme un enragé. Le sac prit la dimension de Satan. Celui-ci se débattait avec l'énergie de la rage et du désespoir. Jean-François s'empara de son bâton de baseball et se mit à frapper le sac d'où sortaient des hurlements terribles. Puis, à force d'être frappé, le diable se débattit moins, hurla moins fort, puis se

plaignit, et Jean-François crut reconnaître la voix de la mauvaise fée Violette, qui le suppliait de dévaliser une banque. Mais Jean-François ne se laissa pas attendrir. Il frappa sans relâche jusqu'à ce que le sac devienne plat comme le tapis et qu'aucun son n'en sorte. Il accrocha le sac à son lit et s'endormit. Le lendemain matin, la vieille entra dans sa chambre et le réveilla:

— Et le diable?

Tout fier de lui, Jean-François détacha le sac accroché à une patte du lit:

— Je l'ai attrapé, je l'ai tellement frappé qu'il est devenu mince comme une feuille de papier. Et il est mort.

Il ouvrit le sac. «Regardez!» Mais c'est lui, Jean-François, qui fut le plus estomaqué. Ce carton plat qu'il sortit du sac, c'était sa photo à lui en train de vider le tronc des pauvres à l'église. Mais la vieille n'était plus là.

— Rose! cria-t-il de joie.

C'était sa bonne fée qui lui souriait avec un grand bonheur.

— Eh! oui, Jean-François, ce diable que tu as attrapé était celui qui était en toi-même.

Jean-François, qui cette fois ne voulait pas perdre sa fée chérie, ouvrit son sac et dit très vite:

— ABRAKI, ABRAKA, ABRAKAM, Rose, tombe dans mon sac!

Mais rien ne se produisit. Elle rit et dit:

— Ce sac n'est plus magique. Il a rempli sa mission, c'est-à-dire attraper le diable qui était en

toi et te faire retrouver tes parents. Tu peux le jeter, il n'est plus bon.

Puis une rumeur énorme, venant du dehors, se fit entendre. La fée ouvrit la fenêtre. Le curé, les deux chefs de police, la belle femme, les poursuivants, les chiens arrivaient en trombe devant l'hôtel. Jean-François, épouvanté, saisit son bâton de baseball, sa balle et s'élança pour fuir. Mais la fée le retint.

— Ne te sauve pas. Ces gens-là veulent t'attraper pour t'aimer. Encore bébé, tu as été enlevé par de méchants bohémiens. Regarde, à côté du curé, ce policier, c'est ton papa, et cette belle femme, c'est ta maman. Va, marche vers eux, va les embrasser.

Il sortit de la maison. Les cris cessèrent. La femme courut vers lui, releva la jambe gauche de son pantalon et aperçut la tache blanche sur son mollet:

— C'est lui! C'est mon enfant! Merci, mon Dieu!

Elle le serra contre elle en pleurant. Des sourires apparurent sur tous les visages et tous les oiseaux de la forêt se mirent à chanter. Puis son père et le curé, exaltés de joie, coururent vers lui. Jean-François se jeta dans leurs bras. Il voulut leur faire connaître sa bonne fée, mais elle avait disparu avec le sac magique.

Il raconta à ses parents son extraordinaire aventure, mais ils ne semblèrent pas le croire.

— Tu as rêvé, dit le curé.

C'est bien connu, les grandes personnes ne comprennent rien aux histoires des enfants.



Achevé d'imprimer en avril 1989
sur les presses de l'Imprimerie l'Éclaireur
Beauceville (Québec)



BNQ



000 428 881

